

Par Guy Konopnicki

Rendez-nous la Nation !

Quand tout le monde parle de la Nation, j'éprouve le besoin d'en faire le tour, car c'est ma terre natale. Cette terre se trouve dans l'est de Paris, bordée par trois arrondissements, servie par quatre lignes du métropolitain et une ligne du réseau express régional. Adossée à l'ancienne barrière de Paris, elle fut place du Trône, puis du Trône renversé, avant d'être dédiée à

la Nation, avec en son centre une magnifique statue de Marianne, le *Triomphe de la République*, œuvre de Jules Dalou. Elle accueillait chaque printemps une fameuse fête foraine, la Foire du Trône, qui fut reléguée dans le bois de Vincennes, sans plus de considération pour la verdure, en un temps où l'on se fichait comme d'une guigne de la nature, car il n'y avait rien de plus urgent que d'adapter les villes à l'automobile.

Depuis ce temps, la statue n'est accessible que les jours de manif, quand, par force, la circulation est interdite. Entrée de Paris totalement vouée à la bagnole, la place de la Nation n'était pratiquement jamais embouteillée, ce qui posait un problème majeur à la mairie de la capitale. Si bien qu'en revenant en ces lieux familiers j'ai vu se dessiner les contours d'un chantier. Saison aidant, j'ai cru que l'on préparait, comme au temps de mon enfance, l'installation des auto tamponneuses, du grand-huit, et du cirque Fanny, ces attractions vedettes d'une fête qui se prolongeait au long du cours de Vincennes, jusqu'au pont du chemin de fer de la petite ceinture. Las ! En regardant de plus près les panneaux explicatifs, j'ai

cru comprendre qu'il n'était pas question de rapatrier la Foire du Trône, toujours exilée au fond des bois, sécurisée par un impressionnant dispositif policier. Les travaux de la place de la Nation visent seulement à réduire la circulation des automobiles, à favoriser celle des vélocipèdes et à dégager des espaces piétons.

Or, depuis la fermeture des voies sur les berges de la Seine, la Mairie de Paris n'a de cesse d'affirmer que son objectif est de rendre la ville à ses habitants. Elle l'avait même clamé, sur tous les panneaux lumineux, au prix d'un joli contrepoint : « Les berges sont à vous ».

Rendre Paris aux habitants relève, certes, de la mission impossible, surtout dans le quartier de la Nation. Les ébénistes ne peuplent plus le faubourg Saint-Antoine, les scieries qui les alimentaient en bois ont également disparu, comme les centaines d'usines et d'ateliers artisanaux des trois arrondissements qui se rejoignent sur la place de la Nation. La ville moderne a depuis longtemps renvoyé le travail, ou ce qu'il en reste, vers les banlieues. L'écologie fournit un formidable prétexte pour interdire

la traversée de Paris aux travailleurs contraints de résider à l'extérieur de la ville. La conception des rénovations est tristement répétitive. On piétonne, mais pas au sens du piéton de Paris, du flâneur nonchalant constamment bousculé par tous les porteurs de roulettes et autres maniaques du jogging, désormais affublés d'instruments de mesure du pouls, de la vitesse, et autres compteurs de kilomètres franchis au pas de

course. Comme ces gens ne regardent rien et n'écoutent que la musique distillée dans leurs écouteurs, la ville n'a pas beaucoup d'efforts à fournir pour rendre le paysage attrayant. Il n'y a rien, sauf les vestiges du vieux Paris. Il y est des gens qui s'en vont chaque jour courir sur les berges, sans jamais regarder les contours de l'île Saint-Louis, sans lever les yeux sur les flèches de la Sainte-Chapelle et les tours de la Conciergerie. La ville piétonnisée épouse la tristesse des

nouvelles populations aisées, courant après leur jeunesse, en réservant la fête à quelques soirées privées. La Nation devenait, au long du premier mois printanier, le cœur même du Paris populaire. On nous dira que les nourritures de la Foire du Trône ne se souciaient guère de diététique, entre le cochon de pain d'épice, la guimauve, le nougat et les cornets de frites bien grasses. Entre le bruit des manèges, les cris des bonimenteurs et les flonflons des stands, la fête nous tenait éveillés pendant un mois. Seulement, quand on nous a dit que la fête était finie, elle devait laisser la Nation et le cours de Vincennes aux bagnoles. Ce prétexte étant tombé, qu'on nous rende la fête, le bruit et les flonflons ! ■

PARIS : LES VOITURES REVIENNENT PLACE DE LA NATION

